

*« Il a des frères de combat,
des frères nés en France comme lui,
prêts au grand sacrifice.
D'autres se lèveront bientôt. »*



Prémices de la chute



Frédéric Paulin

Prémices de la chute



Agullo

À Julie

*Un camp a le capital, la main-d'œuvre, la technologie,
les armées, les agences de renseignements, les villes,
les lois, la police et les prisons.
L'autre camp a quelques hommes prêts à mourir.*

Don DeLillo, *L'Homme qui tombe*

*Seuls les gens normaux ne savent pas
que tout est possible.*

David Rousset, *Les Jours de notre mort*

Un glossaire en fin d'ouvrage éclairera le lecteur quant à la chronologie, aux acronymes et aux personnages réels apparaissant dans *Prémices de la chute*.

© Agullo Éditions, 2019
www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

1996.

On ne se prépare pas à la guerre.

Parfois on s'est entraîné, parfois on s'est armé, parfois on a dressé des plans d'attaque ou de défense, mais rien ne prépare à la guerre. À l'absence d'issue, à la violence totalisante, à la peur qui vous paralyse, à l'avenir qui n'est plus que hasard. Il n'y a pas de préparation à la guerre, il n'y a que des mensonges qui poussent les hommes à y partir.

On ne se prépare pas à la guerre.

On fait face, au dernier moment.

« Stop priorité. On nous a tiré dessus, un collègue est touché. Ils sont plusieurs... » Des coups de feu claquent. Gros calibre, pas de celui que les flics ont déjà pu croiser dans les rues.

« Attention! Ça tire encore! Il est derrière, il est pas loin, là! Il nous a tiré dessus encore une fois! »

La guerre a commencé.

Des véhicules de police foncent vers le point névralgique de la guerre, là où la bataille s'est engagée. Il en vient de Lille, de Roubaix, de partout. Leurs sirènes rompent le silence nocturne dans un vacarme ahurissant.

« Il y en a un qui a un fusil à pompe! Il nous a fait feu. Ils sont en face, je sais pas. C'est la panique, là... »

Dans la 405 de la PJ qui fonce à tombeau ouvert, le capitaine Joël Attia et le lieutenant Riva Hocq sont muets. Les yeux écarquillés, ils sont hypnotisés par la

voix de leur collègue, le major Cardon, sur la bande passante. Ils sont entraînés, ils sont armés, mais ils n'ont jamais imaginé partir à la guerre. Jusqu'à cette minute.

Autour d'eux, les rues de Croix sont désertes. Les petites maisons cossues ou les grandes demeures à colombages qui défilent sont plongées dans le sommeil, contrastant avec la fureur qui se déchaîne tout près. Les façades sont seulement zébrées par la lumière du gyrophare posé sur le tableau de bord.

Attia est pied au plancher. Dans l'habitacle, la tension coupe le souffle des flics.

— Bordel! Mais qu'est-ce qui se passe? demande Hocq en dégainant son pistolet.

— Ils sont en train de se faire fumer, grogne Attia. Putain! Mais ils ont quoi, comme flingue?

Les minutes sont pareilles à des heures et les kilomètres, interminables. Le compteur indique 127 km/h. En ville, c'est suicidaire. Mais dans la confusion, Attia a désormais compris que des flics qui s'apprêtaient à contrôler une Audi se font arroser à l'arme de guerre. Philippe Gouget et Didier Cardon sont ses collègues, ses amis, il travaille avec eux depuis longtemps.

Hocq ne parle pas, elle voudrait lui dire d'aller plus vite encore. C'est étrange : la peur n'empêche pas de se précipiter vers la guerre. Les mensonges que l'on vous a répétés avant sont plus forts que la peur : la justesse de votre cause, la supériorité de la justice... Des mensonges.

À la radio, une rafale se fait entendre. On n'entend même pas ça dans les films, le tacatac ne correspond pas au bruit que peut faire une arme, le bruit sature la bande passante dans un gros bourdonnement.

Puis le silence qui tire sur les nerfs.

« Il va m'achever, il va m'achever. Je vais mourir. »

On entend un autre homme, au loin, hurler :
« Termine-le! »

À nouveau le silence.

Deux voitures de patrouille, gyrophares striant la nuit, apparaissent dans le rétroviseur intérieur de la 405 comme elle dépasse la station de tramway Villa-Cavrois. La ville est toujours calme, figée. Comment est-ce possible ? Comment cette fusillade ne réveille-t-elle pas le monde entier ?

Attia accélère encore.

La résidence apparaît enfin au bout de l'avenue. Quelques silhouettes sont penchées aux fenêtres.

— Tu fais gaffe, ces mecs veulent nous fumer, hein !

Hocq ne répond pas, elle chambre une balle dans son semi-automatique.

Rue Verte, le parking est silencieux.

Il n'y a plus d'Audi ; dans le halo des phares de la 405, Cardon et Goujet sont assis contre la voiture de la BAC criblée d'impacts de balles. Des traces de sang maculent le sol. Attia et Hocq bondissent de leur véhicule, pistolet au poing, imités par leurs collègues en uniforme.

Une odeur de poudre à canon flotte dans l'air, elle se mélange aux relents de caoutchouc brûlé des pneus et aux émanations de carburant des voitures qui viennent de freiner brutalement. C'est ça, l'odeur de la guerre ?

— Cardon est touché ! gueule le brigadier Philippe Gouget, paniqué.

Son regard trahit une peur démente, son corps est secoué de tremblements.

La guerre dans la banlieue de Roubaix, comment pouvait-on prévoir ?

Ça tangué. Là, ça tangué méchamment.

C'est la vodka ou la coke, il le sait, il connaît, mais cette fois, c'est plus violent que d'habitude. Jamais ça

n'a tangué aussi fort. Réif Arno repousse la jeune femme qui somnole sur le sofa, à moitié nue. Il se dirige vers la salle de bains. Il est en caleçon et a gardé ses chaussettes.

Black Celebration de Depeche Mode tourne en boucle sur la platine.

L'eau froide qu'il se passe sur le visage lui fait du bien. Quelques secondes seulement. Le roulis reprend. Il se regarde dans le miroir, ses pupilles sont dilatées et les bords de ses narines, rougis. *Il faudrait mettre un frein à ces conneries*, se dit-il en s'asseyant sur les toilettes.

La sonnerie du téléphone lui vrille les tympan. Il ferme la porte machinalement. Sa montre indique 2 heures : quel est l'abruti qui l'appelle à 2 heures du matin, bordel ?

— Ouais, quoi ? fait la jeune fille dans la pièce à côté.

Comment elle s'appelle, déjà ? Impossible de s'en souvenir. Il se rappelle seulement ses cicatrices : son corps et son visage sont couverts d'anciennes brûlures.

Elle passe la tête dans l'entrebâillement de la porte :

— Un type qui dit qu'il est ton rédacteur en chef veut te parler.

Elle est jolie malgré les cicatrices.

Arno réussit à lui sourire en prenant le combiné sans fil.

Elle retourne se coucher sur le sofa ; il ne parvient toujours pas à se rappeler son nom. Il l'observe en se demandant si elle a vraiment dix-neuf ans, comme elle le lui a dit tout à l'heure.

— Putain, mais tu as vu l'heure ? grogne-t-il.

— Vire ta gonzesse, Réif, et fonce à Croix ! ordonne Gérard Wattelet.

Il a la voix des jours de bouclage serré, un mélange d'excitation et de colère.

— Quoi ? Mais putain, t'as vu l'heure...

— Des flics se sont fait allumer à la Kalachnikov,

coupe l'autre. Ce sont les mêmes mecs qui se sont fait la supérette à Wattrelos, la semaine dernière. Enfin, les flics le croient. C'est bien toi qui suis l'affaire, non ?

— Si on veut, ouais.

— Tu files là-bas, et vite !

Wattelet raccroche.

Arno reste les bras ballants, assis sur ses chiottes. Comment elle s'appelle ? Et quel âge a-t-elle vraiment ?

Il trouve un jean dans le panier de linge sale, un pull sur le porte-serviette fixé au dos de la porte. Sa gueule dans le miroir fait peur à voir. Les flics ont d'autres chats à fouetter, et de toute façon il est quasi certain qu'il n'aura pas accès au théâtre des opérations. Pas ce soir.

Il sort de la salle de bains, glisse une main sous la table basse à la recherche de ses chaussures.

— Si tu veux, va dans le lit, dit-il à la jeune fille.

Elle relève difficilement la tête. Elle a son compte, même si elle n'a pas pris de coke, elle.

— Je dois aller quelque part. Je t'ai dit que j'étais journaliste ?

Elle répond par un borborygme incompréhensible, se lève et se dirige vers la chambre d'un pas mal assuré. Elle a remis son T-shirt et sa culotte pendant qu'il était reclus dans la salle de bains. Arno retrouve ses godasses et, lorsqu'il a fini de les lacer, il voit la fille déjà endormie sous les draps.

Il s'assied sur le sofa sans quitter le corps inerte des yeux et, à tâtons, fouille dans le sac à main sur le fauteuil. Il en retire un portefeuille.

— Putain ! fait-il à mi-voix en voyant une carte de lycéenne.

Lycée Van-Dongen, Lagny-sur-Marne. Qu'est-ce qu'elle fout aussi loin de la région parisienne ? Elle s'appelle Vanessa. *Ça ne me dit vraiment rien, j'ai la mémoire qui se barre en couille. On a quel âge en*

terminale B ? Il y avait un type qui avait quinze ans avec moi en terminale. Merde de bordel de merde...

Deux, trois minutes passent avant qu'il puisse se lever. L'alcool et la drogue, mais pas uniquement. Le portefeuille remis en place, il enfle son trois-quarts, éteint les lumières du petit salon et quitte son appartement comme on quitte le lieu d'un crime. À bien y réfléchir, d'ailleurs, c'est peut-être un crime qu'il vient de commettre. *On a quel âge en terminale ? Merde de bordel de merde...*

Au volant de sa Citroën ZX, Réif Arno s'aperçoit qu'il a oublié ses cigarettes chez lui. Il hésite un instant, mais préfère ne pas y retourner. Pour l'heure, s'éloigner de cette Vanessa est la chose la plus intelligente à faire. Il rattrape la nationale 356 et s'élanche vers Roubaix.

Le 20 janvier dernier, trois types ont braqué une supérette, rue Corneille, à Wattrelos. « Un braquage de plus », a d'abord dit Wattelet. Sauf que les mecs ont pris 645 000 francs. Une belle somme qui a poussé le rédacteur en chef Faits divers de *La Voix du Nord* à réserver une demi-page au braquage. C'est Arno qui s'en est chargé. Voilà pourquoi il se retrouve cette nuit, défoncé comme un maillot jaune du Tour de France, à rouler vers Croix.

Par-delà les vapeurs qui empêchent son cerveau de fonctionner à plein régime, Arno comprend que si ces mêmes types viennent de tirer sur les flics à la Kalachnikov, on entre dans le domaine du grand banditisme. Du grand grand banditisme, même. *Ça peut valoir le coup*, se dit-il en essayant d'ignorer l'anxiété qui ne le quitte pas depuis qu'il a vu la carte de lycéenne.

Wattelet aussi a flairé le gros coup. Lui, il voudrait bien une enquête au long cours, un truc qui « redorerait le blason de la presse quotidienne régionale », comme il le

répète sans arrêt. Wattelet n'est pas le mauvais bougre. Il sous-paye ses journalistes, les fait bosser comme des travailleurs sans-papiers, mais il croit en son boulot. Ça se fait rare dans la profession. Et puis, il est au courant pour « Arno » et accepte qu'il signe sous ce pseudonyme. Sans doute une frange importante du lectorat du journal répugnerait-elle à lire la prose d'un « Arnotovic ». Ça sonne étranger, ça rappelle qu'en ex-Yougoslavie il y a une guerre et des Serbes, des barbares criminels qui massacrent des civils. Ça pourrait éroder les ventes davantage encore – elles diminuent chaque année, même sans signature aux sonorités étrangères. Depuis que Kelkal et ses copains foutent des bombes un peu partout en France, on sent bien que Le Pen et ses potes, eux, se frottent les mains en engrangeant les nouvelles cotisations.

Arno s'est toujours fait appeler Arno. Le « tovic », il l'a abandonné en entrant à la fac, en socio. Ça lui a simplifié la vie. Le suffixe « tovic » sonne bosniaque, bien sûr, pour des oreilles informées, mais aussi rom, mafieux et tout le toutim. Bref, pas d'ici, suspect. Arno l'a appris à ses dépens, adolescent. « Arno » tout court, ça sonne belge. Dans le coin, ça passe mieux.

— Tiens, par exemple, rumine-t-il en pénétrant dans Croix, si je me fais choper pour détournement de mineure, on dira que c'est pas étonnant quand on s'appelle machin-truc-tovic.

Il n'a aucun mal à trouver l'endroit où les flics se sont fait canarder.

Il gare la ZX non loin de la rue Verte et récupère l'appareil photo sous le siège passager. Ce n'est pas le sien, il appartient à la rédaction. Le sien, il ne le laisserait pas traîner sur le sol de sa voiture.

Après une licence en sociologie, Réif Arno a tenté

une école de journaliste. Son rêve inavouable, c'était de devenir photographe de guerre.

Au milieu des années quatre-vingt, la Yougoslavie était déjà traversée par des antagonismes nationalistes. Après la mort de Tito en 1980, il ne fallait pas être devin pour comprendre que la partition du pays était en marche. Arno n'a jamais connu son pays : ses parents se sont installés en France deux ans avant sa naissance ; la Yougoslavie, ils n'y sont plus retournés. C'est à la télévision française que les Arnotovic ont assisté à l'effondrement de la Fédération yougoslave. Leur fils a pensé un moment aller témoigner de ce qui se passait là-bas.

Ses rêves n'ont pas été couronnés de succès, ni à l'école de journalisme, ni dans le domaine de la photographie de guerre. Il a commencé à piger pour *Le Parisien*, arpentant la banlieue sud tous les week-ends. Parfois, il refilait une ou deux photos avec son papier. Au bout d'une demi-douzaine d'années, il a été embauché comme journaliste aux faits divers. Son petit salaire payait l'appartement et sa consommation de cocaïne.

La coke, c'est son problème. Une nuit, des flics l'ont serré à Bastille avec trois ou quatre grammes dans les poches : il a été viré du *Parisien* le lendemain. Les flics veulent bien bosser avec les pisse-copie, mais point trop n'en faut. Surtout, Arno avait sauté la copine d'un commandant de la PJ dans les chiottes de la Scala, un soir. Il croit encore que c'est pour ça que les flics ont appelé le procureur et la direction du journal. Possible.

Grillé dans les rédactions parisiennes, il est monté à Lille. Wattelet l'a embauché sans trop se soucier de ses erreurs de jeunesse. Le rédacteur en chef disait voir dans le jeune homme un véritable journaliste en devenir. Il appréciait ses photos.

Arno bossait bien, rien à dire. Et il a continué à sniffer. Son problème, c'est qu'il n'a aucune envie d'arrêter. Il est accro, bon, et alors? Combien de gars au journal picolent comme des éponges, même pendant les heures de boulot? C'est pourtant évident que des nuits comme celle-ci, il y en a trop depuis trop longtemps.

Après une vingtaine de minutes passées à piétiner devant le cordon de sécurité, à quelques dizaines de mètres du parking d'une petite résidence, il repère le lieutenant Riva Hocq. Elle, elle bosse à la PJ de Roubaix. Ils ont couché ensemble il y a trois mois, il a même envisagé une histoire avec la jeune flic. Mais elle lui a immédiatement fait comprendre qu'un plan cul lui suffisait. Un plan, unique : Réif n'a même pas réussi à dealer une relation épisodique. Depuis, elle est passée à autre chose.

Il lui fait signe.

— Riva!

Elle se retourne. Son visage est blême, elle hésite puis s'approche.

— Tu vas bien? demande-t-il. Tu étais dans le truc?

Elle secoue la tête.

— Pas moi, non.

— Il y a des blessés?

Elle hoche la tête et le fixe. Arno ne parvient pas à qualifier son regard : elle a l'air choqué.

— C'est qui, les mecs qui ont fait ça?

Elle s'approche de lui jusqu'à venir le toucher. Elle n'est pas en colère, ni même méprisante lorsqu'elle lui dit :

— Réif, on a couché une fois ensemble. Si tu crois que je vais te filer quelque chose à mettre dans ton article parce qu'on a couché une fois ensemble, tu es encore plus à côté de la plaque que je l'imaginais.

Réif retient un rire jaune.

— C'est mon boulot, Riva, je...

— Le proc fera une conférence de presse demain matin. Comme d'hab.

Elle s'éloigne en secouant la tête. Arno croise le regard d'un des collègues de la flic, près de l'ambulance : c'est le capitaine Joël Attia – on l'appelle Jo Attia, c'est de l'humour de flics. Arno l'a vu la nuit où il est rentré avec Riva. Planté contre le bar de la boîte de nuit, il lui a lancé le même regard, celui d'un type qui se fait piquer la femme dont il est secrètement amoureux.

Arno prend quelques photos. Il n'en saura pas plus ce soir. En retournant à sa voiture, il se dit qu'il devrait améliorer ses rapports avec les flics. Les conneries d'un soir risquent de lui revenir dans la gueule façon taloche. Il ne devrait pas se sentir blessé par la fin de non-recevoir de Riva ; c'est une chouette fille, pour ce qu'il en sait. Vanessa aussi semble être une chouette fille, mais elle, elle n'a pas dix-huit ans.

— Quel con, murmure-t-il en prenant la direction de Lille.

Il roule lentement : il espère que la fille aura quitté son appartement au matin, ça lui éviterait de lui avouer qu'il n'a aucune envie d'une relation. Il s'efforce de penser au boulot : si les mecs qui ont tiré sur les collègues de Riva sont ceux qui ont braqué la supérette à Wattrelos, ils vont remettre ça. Et des mecs qui défouraillent à la Kalach ne doivent pas passer inaperçus dans le milieu.

Il n'a pas d'indic à proprement parler dans la sphère du grand banditisme, mais il connaît des types qui fréquentent la marge du milieu. En échange de quelques billets, il lui est arrivé d'obtenir des renseignements intéressants. Il passe en revue la demi-douzaine d'individus qui l'ont déjà aidé. Rien de très probant. Seul Saïd Ben Arfa pourrait être au courant de quelque chose. Encore faut-il qu'il ne soit pas en taule...

Saïd Ben Arfa est ce qu'on appelle un petit truand, juste à la limite du gros business. Il ne bosse pas à la Kalachnikov, mais il a écopé de cinq ans pour deux braquages de stations-service en 1991. Il est sorti au début de l'année dernière : remise de peine pour bonne conduite. Quand on voit sa gueule et qu'on entend comment il parle, on peut parfois se demander ce qui passe par la tête du JAP au moment d'accorder une remise de peine, a pensé Arno lorsqu'il l'a rencontré pour la première fois.

Il travaille officiellement comme « physionomiste » au Macumba, une boîte à Englos. Un videur avec une Rolex au poignet, ça pose son homme. Son vrai boulot, il l'a révélé à Arno un soir sur le parking de la boîte de nuit, accoudé contre sa BMW M3 GT orange : il ramène de la came d'Amsterdam. Pas dans le genre « *go fast* », Ben Arfa serait plutôt du genre « *go slow* ». Au volant de vieux 4x4, lui et ses amis empruntent de toutes petites routes, des chemins forestiers, selon différents itinéraires qu'ils ont mis en place. On ne peut pas dire que c'est du très gros trafic, mais ça paye les Rolex et la BMW.

Avec un peu de chance, Ben Arfa travaille ce soir. Avec un peu de chance, il lâchera quelque chose d'intéressant. Avec un peu de chance, ça laissera le temps à Vanessa de débarrasser le plancher.

Le Macumba ferme à 5 heures. Déjà, des clients sortent sur le parking. Certains sont visiblement très, très bourrés. Deux gars se menacent de l'index, l'un tente d'envoyer un coup de poing à l'autre, manque sa cible et se retrouve à terre sous les rires de quelques spectateurs. Deux videurs demandent aux jeunes de dégager. Le gars à terre braille un truc pas très poli. Saïd Ben Arfa lui enfonce un puissant coup de pied dans les reins. L'ivrogne hurle à la mort, tousse, crache difficilement

et file à quatre pattes jusqu'aux premières rangées de voitures.

Arno claque sa portière et s'avance vers l'entrée. Il remonte le col de son trois-quarts avec une grimace : il doit faire moins de 0° C, il est encore défoncé, il ne se sent pas bien.

Ben Arfa l'aperçoit. Il lui fait signe de rester où il est, tapote sur sa montre hors de prix et lui indique 6 heures avec ses doigts. Encore trois quarts d'heure à poireauter... Machinalement, Arno fouille ses poches à la recherche de ses cigarettes. En vain.

— Ça caille, murmure-t-il en soufflant un petit nuage de buée.

Ben Arfa lui fait confiance. Avec sa bagnole, sa montre et son train de vie, ce ne sont pas les deux cents francs qu'il reçoit en échange d'une information de première bourre qui le motivent. Les autres indics d'Arno sont à deux cents francs près, et leurs informations sont proportionnellement inintéressantes. Ben Arfa, lui, est un voyou, un vrai. Pas le plus gros, mais il ne fait pas dans le demi-sel. Sans doute qu'un jour il tombera pour de bon. Il aime aussi jouer aux voyous : la Rolex, la BMW orange, parler à un journaliste – et lire parfois dans le journal ce qu'il a expliqué la veille – sont la partie émergée de l'iceberg que Ben Arfa imagine être sa vie : 90% de la glace se trouve sous l'eau, invisible; ce que l'on voit doit être clinquant.

Ben Arfa sait pour Arno : son vrai nom, ses origines. Comment il est au courant? Mystère. Mais un soir, il a balancé avec un sourire rusé :

— Arnotovic, je sais plus qui m'a dit que c'était bosniaque et que les Bosniaques, ils sont musulmans. Arnotovic, c'est les bougnoules de Bosnie, hein? On est un peu pareils, toi et moi, non?

Il a paru réfléchir intensément.

— Mais ici, vaut quand même mieux s'appeler quelque chose-tovic que Ben-quelque chose.

Ben Arfa n'est pas un imbécile. Ce n'est pas un intellectuel, loin s'en faut, mais il a l'art de flairer les choses, les mauvais coups, surtout. Il ne fait pas réellement partie du grand banditisme, car il sait que là, on ne fait jamais marche arrière. Rien n'est certain, mais sa vie de mauvais garçon de la banlieue lilloise semble lui suffire.

Une jeune fille aux cheveux gominés et tirés en arrière passe à portée de Réif.

— Tu aurais une cigarette? fait Arno avec son plus beau sourire.

La fille le toise un instant avec l'air de chercher les mots pour l'envoyer chier. Les mots ne venant pas, elle fouille dans son sac à main. Un peu trop brusquement, parce que son paquet de Fine 120 tombe au sol. Elle ne s'en aperçoit pas et continue de farfouiller fébrilement.

— Merde, où sont mes clopes? grogne-t-elle.

Arno a vu le paquet sur les graviers.

— C'est pas grave, t'énerve pas.

Le nez toujours plongé dans son sac, la fille rejoint ses trois amis déjà assis dans une Fiat Panda. Une fois dans la voiture, elle vide son sac sur ses genoux et gueule :

— J'ai laissé mes clopes dans la boîte!

Le conducteur s'en fout : il démarre et quitte le parking.

Arno ramasse le paquet et s'allume une Fine.

Il sautille d'un pied sur l'autre, le corps engourdi par le froid.

Les clients quittent le Macumba et le parking commence à se vider.

Après de longues minutes, Ben Arfa sort à son tour de la boîte tandis qu'Arno allume la quatrième et dernière cigarette.

— T'es pédé ou quoi?

Arno fait mine de ne pas comprendre.

— Tu fumes des cisbrouffes de minette, toi ?

— C'est une gonzesse qui m'a filé son paquet.

Ben Arfa s'en contrefout, il marche vers sa voiture.

— Viens, on va dans ma caisse, il meule trop.

Ça fait une demi-heure que je me les meule, moi, ducon, maugrée le journaliste en silence. Parler sur ce ton à Ben Arfa pourrait se révéler dangereux ; et puis il se demande pourquoi il n'a pas attendu dans sa voiture au lieu de rester dehors.

— On va rouler un peu pour le chauffage, dit Ben Arfa en démarrant.

Arno n'aime pas trop se promener avec le dealer : si les flics lui tournent autour, il est bon pour se faire emmerder lui aussi.

— Attends, je suis en bagnole.

— Te bile pas, je te ramènerai.

Les flics du coin sont tous à la recherche des types qui ont tiré sur leurs collègues, du côté de Croix et en direction de la frontière belge. Ça vaut mieux parce que Ben Arfa roule comme un cinglé. Sans le laisser paraître, Arno jette un coup d'œil au compteur : merde, 168 km/h.

— Elle en a sous le capot, hein ?

Arno ne répond pas.

— Tu voulais quoi ? reprend le conducteur en ralentissant un peu à l'entrée de Lille.

— Il y a des mecs qui ont flingué des flics à Croix, tout à l'heure.

Ben Arfa éclate de rire :

— Tu déconnes ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas trop : la BAC est tombée sur une voiture volée et des mecs les ont reçus à la Kalach.

L'autre continue à se marrer.

— Putain de ta mère : à la Kalach ?

Il cesse de rire, plisse les yeux.

— Et toi, tu veux que je t'affranchisse. C'est ça, hein ?

— Ça pourrait être la même équipe qui s'est fait la supérette à Wattrelos, la semaine dernière. Tu as entendu parler de quelque chose ?

Laureline Fell fait ce qu'elle peut. Comme la plupart de ses collègues.

Il y a eu les attentats, Khaled Kelkal et d'autres, les rapports troubles des services secrets algériens avec le GIA, le jeu pas très clair du gouvernement français, comme le pense Tedj. Fell et ses collègues essayent d'y voir clair, essayent surtout de ne pas se laisser dépasser. Oui, c'est ça, elle fait ce qu'elle peut.

Après la traque de Kelkal dans les monts du Lyonnais et sa mort, Fell a rejoint Benlazar dans la « maison de Paimpol ». Elle se souvient de ce matin où elle a poussé le portillon de la cour, du sourire de Tedj. Le sourire de Tedj n'est pas une chose fréquente. Ils ont passé une quinzaine de jours ensemble. Parfois elle avait l'impression qu'ils s'aidaient l'un l'autre à se reconstruire, à reprendre des forces. Elle sourit aujourd'hui de ces moments dignes de clichés éculés : les balades sur le chemin des douaniers ou la plage de Boulogne. Pourtant, c'est là qu'elle a saisi la tragédie de Benlazar, son passé, l'Algérie, Évelyne et les filles, tous ces collapsus contre lesquels il a dû lutter.

Et puis Vanessa les a rejoints. Vanessa est tout le contraire de son père : lui ne parle pas beaucoup, elle est volubile, elle n'hésite pas à employer de grandes phrases toutes faites, des banalités de lycéens.

Elle a connu des relations plus faciles où les mots étaient plus simples à échanger. Pourtant, si elle y croyait

encore, elle dirait que ce qu'elle ressent pour Tedj, c'est de l'amour.

L'amour, ils l'ont fait, aussi. Trois fois seulement. L'amour, ce n'est pas vraiment le truc de Benlazar. Elle, elle a aimé la tendresse dont il faisait preuve dans ces moments. Elle ne le pensait pas capable d'une telle tendresse.

Ils ont aussi parlé boulot. Une façon facile de se dire qu'il n'y avait aucun plan à tirer sur la comète. Pas à leur âge, pas dans leur situation. En arrivant à Plouézec, elle n'espérait pas une vie à deux, du moins pas une vie à deux conventionnelle. Benlazar lui a conseillé de mettre un terme aux agissements de son collègue, le capitaine Canivez. Celui-ci avait déjà court-circuité son autorité, Fell le soupçonnait d'agir en lien direct avec la direction, dans son dos. Et puis, selon elle, il frayait un peu trop avec les milieux fachos, dans lesquels magouillait son jeune frère.

— Tu te souviens de ce Tarek qu'on croyait coincer avec Canivez à la gare Montparnasse ?

Le regard de Benlazar s'était perdu vers le large et il avait hoché la tête.

— Tarek, c'était un petit dealer que le frangin de Canivez avait méchamment cogné. Ce jour-là, à Montparnasse, Canivez venait lui filer de l'argent pour qu'il retire sa plainte contre son frère.

Benlazar avait ricané.

— Si ton collègue te fait chier, tu n'as qu'à lui mettre un coup de pression avec cette histoire. Et tu le forces à quitter ton service. Point barre.

Fell avait posé sa tête contre son épaule.

— Point barre, hein. Et Tedj Benlazar s'y connaît en coups de pression, n'est-ce pas ?

Quelques jours plus tard, Tedj lui a confié qu'il parlait pour Sarajevo. Et même si elle ne s'attendait pas à

prendre tous ses petits déjeuners avec Tedj, Fell n'a pu retenir une grimace triste.

— Il y avait des barbus qui combattaient dans l'armée bosniaque. Il faut que j'aïlle m'assurer que...

Il n'a pas fini sa phrase. Fell a songé qu'il ne savait plus ce que signifiait exactement son boulot, après ces années en Algérie, après les attentats de Khaled Kelkal. Elle n'était pas convaincue par la raison officielle de cette mutation : pourquoi envoyer Tedj Benlazar sur un théâtre d'opération si éloigné de celui qu'il maîtrise, l'Algérie ?

Le capitaine Philippe Canivez passe la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— T'as vu les mecs de la BAC qui se sont fait allumer à Roubaix ?

Laureline Fell s'extrait de ses souvenirs.

— Tous les flics de France sont au courant.

Canivez hoche la tête et disparaît. Depuis qu'elle lui a demandé s'il ne voulait pas changer de service – en lui faisant comprendre qu'elle l'avait grillé à payer les mecs tabassés par son frère pour lui éviter la taule – il fait profil bas. Elle sait qu'il a déposé quelques demandes de mutation, ça finira bien par fonctionner, ça prendra juste un peu de temps, avec les attentats.

Fell ne croit pas en « la grande maison Poulaga », comme on l'écrit dans les romans. Les flics ne sont pas solidaires, certains écraseraient leurs collègues pour un avancement, le grade ou l'affectation qu'ils convoitent. Se retrouver parfois dans la ligne de mire des truands ne suffit pas à resserrer les rangs. Les flics sont des hommes et des femmes comme les autres. Pas meilleurs. Il n'y a que dans les romans où l'on écrit « la grande maison Poulaga » que l'on essaye de faire croire le contraire. Pourtant, elle considère tout de même qu'entre équipiers il y a des choses qui ne se font pas. Que Canivez soit passé par-dessus son autorité, ça l'a profondément blessée.

Oui, elle est au courant que des flics de la BAC se sont fait tirer dessus à l'arme de guerre, lors d'un contrôle routier. Elle a déjà demandé à ses collègues de Roubaix la description des flingues en question : des Kalachnikov AK 47, selon le relevé des douilles laissées sur les lieux.

Elle tapote sur le combiné de son téléphone. Il faudrait appeler Tedj.

Depuis la table du café où il boit un thé et fume une Gitane, Tedj Benlazar observe le centre-ville. À Kovaci, la vue est imprenable sur Sarajevo. On peut encore compter ce qu'il reste du multiculturalisme qui dominait ici, avant 1992 : deux synagogues, la cathédrale catholique, deux églises orthodoxes et plusieurs mosquées, épargnées par les bombardements.

Depuis 1992, le siège de la ville a fait des dizaines de milliers de morts. Beaucoup de femmes, d'enfants et de vieillards ont été abattus par les snipers serbes cachés dans les barres d'immeubles.

Les accords de Dayton doivent assurer le retour à la normalité. Les gouvernements occidentaux sont persuadés que la normalité reprendra ses droits, ici. Les Sarajéviens n'y croient pas, leur vie est devenue la guerre.

À son arrivée, Benlazar devait quasiment se faufiler jusqu'à Kovaci. Tout déplacement était encore risqué, mais les bombardements de l'Otan sur les positions serbes dans les collines autour de Sarajevo avaient eu raison de la détermination des miliciens serbo-bosniaques. La crainte d'avoir à répondre de leurs actes devant un tribunal international lorsque la paix serait officiellement signée avait accéléré l'abandon de leurs positions.

En France, les médias parlent des bons Bosniaques et des mauvais Serbes. Des journalistes occidentaux font

de rapides passages sur place et en tirent des papiers manichéens. Et puis, que donnent à voir de ce conflit les véritables « voyages organisés » pour personnalités politiques et intellectuelles ? Les Danièle Mitterrand, Barbara Hendricks, Bernard-Henri Lévy et tous les autres avaient-ils seulement le désir de comprendre ce qu'il se passait ici ? Benlazar a appris à Sarajevo que tout n'est pas si simple.

La guerre civile a immédiatement infiltré le centre-ville, comme une vague de boue qui pénètre partout. D'abord les balles des snipers et les obus serbes qui frappaient au hasard. Puis les mafias. Celles-ci sont toujours à l'œuvre. Un conseiller de ce qui reste du consulat français a expliqué à Benlazar que sur le kilo de nourriture distribué par jour et par habitant, seuls 160 grammes parviennent effectivement à l'habitant, le reste est revendu à l'extérieur de la ville. Lorsqu'il parle avec les locaux, le Français comprend aussi que les tensions communautaires ne se sont pas tues : une haine féroce oppose les Sarajéviens, urbains, aux paysans des alentours. Pour ces derniers, la ville était le lieu de l'invasion arabe – l'est toujours.

Cette invasion arabe n'est pas seulement un fantasme de paysans arriérés.

Pour sortir de Sarajevo, Benlazar n'emprunte plus le tunnel qui passe sous les pistes de l'aéroport. Il prend un 4x4 du consulat. Il a pour mission de surveiller le bataillon des volontaires islamistes internationaux, basé dans la ville de Zenica.

Des habitants lui ont assuré que des Français appartenaient à la brigade El Moudjahidin. Un ancien de la brigade, moyennant quelques dollars, a balancé des noms. Benlazar a établi et transmis à la Boîte des « fiches blanches ». Ces fiches de signalisation sont au nom de Lionel Dumont, Mouloud Bouguelane et Christophe

Caze. Dans ses rapports, Benlazar note aussi les effectifs de la brigade – un millier de fundamentalistes, pour la plupart bosniaques, afghans ou arabes, et quelques Européens – et leurs déplacements. À Zenica, il a appris que ces hommes étaient sous la coupe d'émirs venus du Maghreb, d'Iran, d'Égypte et d'Afghanistan. Il a tenté d'alerter la direction de la DGSE. En vain. Paris est confiante : les accords de paix avancent et, après la guerre, ces moudjahidine retourneront chez eux, à leur vie d'avant. Benlazar n'en revient pas : toujours cette même vue à court terme des renseignements français. Lui, il sent les choses, il flaire cette odeur de djihad. Et Zenica, Sarajevo, c'est déjà l'Europe.

À Kovaci, il observe les églises, les synagogues et les mosquées. Les murs des bâtiments en ruine autour de lui parlent mieux de la haine semée pendant la guerre que n'importe lequel de ses rapports – que ses chefs traitent de toute façon par-dessus la jambe. Cette guerre pourrait être un creuset pour des hommes jeunes qui s'attaqueront à l'Europe ou aux États-Unis.

Ici, Tedj Benlazar se sent bien. Pas d'angoisse, pas trop de questions sur ses méthodes. Bien sûr, Vanessa est loin. Laureline Fell aussi est loin. Mais c'était ça ou la retraite d'office, lui a dit Chevallier. Le colonel semblait désemparé lorsqu'il a découvert la mort d'Évelyne et de Nathalie. Il lui a gueulé dessus : un officier traitant ne pouvait pas cacher à sa hiérarchie la mort de sa femme et de sa fille dans un incendie, c'était un coup à déstabiliser toute la DGSE si ça venait à tomber dans les oreilles des journalistes. Benlazar n'a pas répondu et il a accepté ce poste à Sarajevo. De toute façon, Paris lui semblait vide sans Rémy de Bellevue. Pourtant, il n'est pas assez nombriliste pour ne pas penser à Vanessa et Laureline en songeant qu'il fuit encore les gens qui l'aiment.

Le téléphone dans sa poche vibre. Sur l'écran : « Fell

DGSE ». Benlazar a envie de rire, de lui dire qu'il pensait à elle, justement.

— Bonjour, Laureline, dit-il seulement.

Saïd Ben Arfa n'a pas redéposé Réif Arno sur le parking du Macumba.

Au volant de sa BMW, il a pris la direction de la Belgique.

Il parle avec un petit sourire aux lèvres. Le journaliste a réussi à refouler l'inquiétude qui commençait à lui serrer les tripes.

— Tes mecs, là, qui ont flingué les keufs, ils ne sont pas du milieu, dit le truand en s'engageant sur l'E17 en direction de Gand. Ils ont d'autres idées : le fric, ce n'est pas pour ça (il montre sa Rolex) ou pour mener la belle vie.

— Tu aurais une cigarette ? demande Arno.

Le conducteur ouvre le vide-poche devant le passager et en sort une demi-cartouche de Marlboro. Au fond, Arno aperçoit un pistolet ; il se force à rester impassible. Ben Arfa lui tend un paquet.

— Cadeau !

Ils ne sont pas arrêtés à la frontière, malgré le périmètre de sécurité mis en place par les flics. Une vraie passoire, ce dispositif.

— T'as vu ? fait Ben Arfa. J'ai une caisse qu'on remarque à deux kilomètres à la ronde, un flingue volé dans ma boîte à gants et un casier long comme le bras, et on passe sans embrouille leur putain de plan. Autant dire que tes mecs, ils se sont tirés depuis longtemps.

— C'est qui, ces mecs ?

— Des types qui reviennent de Yougoslavie.